

Nos cultivateurs abandonnent de plus en plus l'ancienne routine qui était leur guide dans la manière de cultiver. Autrefois on se contentait de semer du blé, des pois, de l'avoine et de l'orge, pour vendre. On songeait peu à engraisser des animaux pour le marché.

Or, qu'est-il advenu ? C'est que les terres se sont appauvries par une culture trop continue et sans engrais ; chaque année elles produisaient moins ; la récolte devenait de plus en plus mauvaise au point qu'il arriva un temps où beaucoup de cultivateurs avaient juste assez de grains pour leur stricte consommation, même plusieurs étaient obligés d'acheter la semence. Ils se trouvaient dans l'impossibilité d'engraisser des animaux et beaucoup devaient en réduire le nombre au-dessous de ce dont ils avaient besoin.

L'engrais devenant de plus en plus rare, le sol n'avait plus cette prodigalité à laquelle il nous avait habitués. Le rendement était bien au-dessous de la moyenne. Les animaux souffraient du manque de la récolte et notre race de vaches canadiennes déperissait chaque année. Le commerce d'animaux était à peu près nul.

Nos exportations étaient insignifiantes.

Lorsque l'on compare les conditions actuelles avec ce temps, qui n'est pourtant pas très éloigné, on constate avec satisfaction un immense progrès et dans l'agriculture et dans le commerce d'animaux. Le système est complètement changé. On regarde maintenant l'élevage des animaux comme une branche importante de l'agriculture. Plus on élèvera d'animaux, plus on aura d'engrais et l'engrais, c'est la richesse du sol. Sa fécondité renaît alors chaque année et la récolte est de plus en plus abondante.

Des cultivateurs ont comparé ce que leur rapportait la vente du grain avec ce qu'ils en retiraient en l'employant à engraisser des animaux pour le marché, et ils sont arrivés à la conclusion que l'élevage du bétail payait mieux que la vente du grain.

C'est à ces calculs qu'on doit le développement de notre commerce d'exportation d'animaux. Nous avons dans l'Europe un marché toujours ouvert qui est très vaste. On a prohibé presque tout le bétail étranger, y compris le bétail américain, et on a toujours admis celui du Canada. Comme nos animaux ne sont pas atteints de l'épidémie, nous avons tout lieu de croire qu'il ne sera jamais l'objet de la prohibition.

Ce commerce se développe davantage tous les ans. Nos exportations augmentent considérablement. Le rapport de 1883 démontre que les exportations d'animaux du Canada et leurs produits s'élèvent à \$20,284,343.

C'est là un chiffre éloquent qui indique une source de richesse d'une vaste importance pour les cultivateurs et les commerçants.—*Le Monde.*

## CAUSERIE AGRICOLE

### L'ÉLEVAGE DES VEAUX EN ANGLETERRE.

Dans le Devonshire, d'après une coutume assez générale, le veau est séparé de sa mère au bout de huit ou dix jours et on lui donne, pendant la première semaine, environ trois chopines de lait frais, deux fois par jour, puis on retranche peu à peu une partie du

lait frais que l'on remplace, en égale quantité, par du petit lait que l'on ajoute pendant deux ou trois semaines ; alors tout le lait frais est retranché et l'on donne des navets avec de la farine d'avoine, si le veau doit être livré à la boucherie.

Généralement, excepté lorsque le temps est rigoureux, le veau n'entre jamais sous un abri quelconque, jusqu'à ce que, si c'est une génisse, elle arrive elle-même à l'époque de la parturition, ou s'il devient bœuf, jusqu'à ce qu'on le fasse travailler ou qu'on l'engraisse pour la boucherie. Ceci démontre la force de constitution de la race Devon, ainsi que la douceur du climat des comtés du sud-ouest de l'Angleterre.

Les veaux de la race Hereford sont généralement allaités par leur mère pendant une période qui varie de trois à six mois, et les veaux mâles restent souvent avec leur mère, de huit à neuf mois. Lorsque les éleveurs ne suivent point ce simple mais coûteux système de laisser les veaux avec leur mère, on donne souvent deux veaux à allaiter à une vache.

Une des choses les plus embarrassantes dans l'élevage des veaux, c'est le manque de soins, la paresse volontaire des domestiques dans la préparation de la nourriture de ces jeunes animaux ; on doit en effet faire bouillir et chauffer leur boisson, et ce qui est encore plus coûteux, préparer des mélanges et des décoctions. Ceci est fort grave, car un repas refroidi fait toujours du mal à un jeune veau d'un tempérament délicat, et peut même le tuer.

La quantité donnée à chaque repas varie selon la race, le développement et la condition du veau. Pour un Durham fort et robuste, on donne communément, dans la première semaine, environ trois chopines à la fois, trois fois par jour, c'est-à-dire quatre pintes et demi par jour que l'on augmente graduellement jusqu'à ce que, au bout de la quatrième semaine, la quantité soit de deux pintes et demi à la fois, ce qui pour trois fois fait 4½ pintes par jour. À l'âge d'un mois, lorsque les veaux commencent à manger du foin, des racines coupées en tranches et du tourteau, deux fois par jour, peuvent suffire. La quantité de nourriture à l'âge de deux mois doit être de quatre pintes de lait par repas, ce qui fait huit pintes par jour.

Il y a un petit détail dans l'ordre de donner le repas, qui n'est pas sans importance. Les bons éleveurs, non seulement invitent les veaux à boire le lait dans un seau, en leur mettant les doigts dans la bouche, mais ils continuent cette pratique pour empêcher les jeunes animaux d'avaler une trop grande quantité de lait à la fois et pour exciter la salivation dont le mélange avec la nourriture est une des conditions indispensables à la bonne digestion. On met souvent aux veaux une muselière finement trouée lorsqu'on leur donne à boire dans un seau.

Avant que le veau ait un mois, il est maintenant d'usage de substituer une décoction à une portion de lait. La décoction ou galée de graines de lin bouillie est aussi bonne que quoique ce soit. Une livre de graines de lin suffit pour faire cinq pintes de décoction.

Quelques éleveurs préfèrent une décoction de graines de lin et de farine de blé mélangées dans la proportion de deux parties de graines de lin pour une de farine de blé, que l'on fait bouillir avec du lait. D'autres éleveurs emploient une bouillie de